

CULTURE

Alberto Burri, le misanthrope de l'art

PORTRAIT Pèlerinage en Ombrie sur les traces de ce matérialiste qui, meurtri par la guerre, vécut reclus dans son atelier.

A VALÉRIE DUPONCHELLE
 @ValerieDuponchelle
 ENVOYÉE SPÉCIALE À CITTÀ DI CASTELLO, OMBRIE

Alberto Burri dans sa citadelle, voici un sacré personnage, complexe comme la construction de ses œuvres en humble toile de jute, reclus et sombre comme Heathcliff, le héros des *Hauts de Hurlevent*, tout à sa vengeance et à son orgueil. Il incarne à lui seul les affres de l'histoire de l'art italien de l'après-guerre. Ce misanthrope absolu, qui s'enferma dans sa propriété jusqu'à oblitérer les portes d'entrée, est un artiste entier, secret et formidable au sens de Macbeth défiant la forêt des ombres.

Comme un médecin qui rapiécerait un corps déchiré, Alberto Burri (1915-1995) a créé à partir de matériaux pauvres - goudron, colle vinylique, sable, jute et plastique - une œuvre abstraite et pourtant sensuelle, intensément raffinée. Le Guggenheim de New York l'a accroché magnifiquement dans toute la spirale blanche de Frank Lloyd Wright à l'hiver 2015 (« Alberto Burri - The Trauma of Painting »). De par les retournements saugrenus de l'histoire, l'influence de ce matérialiste sur la génération des Américains Robert Rauschenberg et Cy Twombly y est saluée.

Le silence des Apennins va bien à son œuvre qui se découvre au bout des routes au nord de l'Ombrie, à Città di Castello, cité Renaissance à la frontière

de la Toscane et des Marches dans la haute vallée du Tibre.

C'est dans sa ville natale que sa Fondazione Burri voit le jour en 1981 et s'installe dans le palais Albizzini. Voici donc, sous les nobles voûtes, ses grandes compositions abstraites dont la géométrie, sculptée comme une peau toute en cicatrices, garde la trace de la main et crée une émotion bizarrement vivante. *Rosso*, 1950, *Grande Bianco*, 1952, *Sacco SP*, 1953, ces trésors matérialistes sont restés dans leurs modestes cadres en bois. Comme l'a voulu Burri, le titre est indiqué à en bas à droite en lettres bâton blanches en relief sur le ruban noir Dymo Omega, synonyme de modernité et de travail au lendemain de la guerre. En 1990, il acquiert d'anciens séchoirs à tabac et les transforme en un immense espace d'art qui lui est entièrement dédié, son château fort de l'art, de l'abstraction et de la matière, l'affirmation monumentale de soi (45 000 visiteurs par an). On n'est pas loin de *La Madonna del Parto* de Piero della Francesca, trésor énigmatique du musée de Monterchi, dans la Toscane voisine, ce peintre du Quattrocento qu'Alberto Burri admire tant.

Ce personnage clé de l'histoire de l'art italien reste un sujet délicat, voire tabou. Fils d'un marchand de vin et d'une maîtresse d'école, il devient, malgré sa passion pour les Grecs anciens et le dessin, médecin généraliste. Engagé volontaire dans la guerre coloniale italienne en Éthiopie, Burri est rappelé le 12 octobre



Alberto Burri, en 1978.
 RENE BURRI/MAGNUM PHOTOS

frise la caricature, comme l'écrivain fou de *Shining*. « Burri n'est pas revenu à son activité de médecin, jugeant que l'humanité n'en était pas digne. Il s'est délibérément retiré de la vie normale, raconte Bruno Corà. Son studio était complètement isolé, sans même une route pour y accéder. Il avait une voiture à chenille pour venir chercher ses invités en bas de la colline. Ce grand lecteur de Victor Hugo, de Mark Twain, de Dostoïevski, de Kafka s'y est enfermé pour se consacrer de façon obsessionnelle à la peinture, il y a trouvé sa revanche. »

Son rêve, c'est une maison sans porte, juste une fenêtre et une corde pour hisser les amis, un peu comme les moines des Météores. Tout médecin qu'il est, il s'intoxiqua en brûlant ses fameux plastiques, comme Niki de Saint Phalle. Paradoxes en série. C'est pendant son em-

« C'était un homme grandement désillusionné, détaché de la politique et de son temps, un artiste radical »

BRUNO CORÀ,
 DIRECTEUR DE LA FONDAZIONE BURRI

prisonnement au Texas que Burri commence à peindre, sur des toiles de jute, les grands paysages qui l'entoureront. Il s'est marié avec une Américaine. Et c'est l'Américain James Johnson Sweeney, directeur du Guggenheim de 1952 à 1960, qui, le premier, s'est intéressé à lui. Ses premières grandes expositions personnelles se font aux États-Unis, terre ennemie. Richard Armstrong, directeur du Guggenheim, le voit comme « l'artiste qui a tourné le page de la peinture occidentale, après la guerre ». Tout simplement. ■ Tomabuoni Art consacre une année à Alberto Burri. Jusqu'au 22 décembre, exposition dans sa galerie du Marais (Paris III), premier catalogue. « Burri Plastique », en anglais. Puis à Tomabuoni Art Londres, à Mayfair en mars 2019.

1940, deux jours après l'entrée en guerre de l'Italie, et envoyé au combat en Libye, comme médecin. Il est fait prisonnier le 8 mai 1943 par les Britanniques en Tunisie et envoyé par la suite dans un camp de prisonniers à Hereford, au Texas, comme 3 000 officiers italiens. Il y reste trois ans. Son jeune frère Vittorio meurt sur le front russe en 1943. « Burri refusa de collaborer avec ce qui était pour lui l'ennemi et de renier le serment qu'il avait fait à son pays », analyse Bruno Corà, référence universitaire et directeur de la Fondazione Burri. « Je l'ai rencontré pour

la première fois en 1971, ici même, à Città di Castello. Par la suite, je lui ai posé directement la question : « Maestro, tout le monde dit que vous êtes encore fasciste, est-ce vrai ? » Il m'a répondu : « Si être fasciste, c'est respecter son serment, sa patrie, ses opinions, ses morts, alors oui, je suis fasciste. » Il ajouta : « Je n'ai voté qu'une fois pour la République, et c'était contre le fascisme, je suis resté ce que je suis. » C'était un homme grandement désillusionné, détaché de la politique et de son temps, un artiste radical. »

Commence alors une vie d'ermitte qui

Orchestres en fête : du sur-mesure

CHRONIQUE Le week-end prochain, la 10^e édition de la manifestation continue son ouverture pour un public peu familier de la musique symphonique.

LE CLASSIQUE
 Christian Merlin

Le week-end prochain, c'est le plus mystérieux et le plus fascinant des instruments que l'on célèbre : l'orchestre. À l'image de la manifestation Tous à l'Opéra pour l'art lyrique, l'Association française des orchestres (AFO), sous l'impulsion de son directeur Philippe Fanjas, a créé il y a dix ans Orchestres en fête, manière pour la bonne trentaine de formations classiques permanentes françaises d'ouvrir leurs portes et de faire découvrir au public le monde de la musique symphonique, encore intimidant pour beaucoup.

La marraine de l'édition 2018, la chanteuse de variétés Sandra Mkaiki, avoue elle-même qu'elle avait peur de la musique classique avant qu'un professeur de musique ne lui fasse découvrir les frissons que l'on y ressent : « J'ai vraiment un rapport très charnel avec la musique. » Or, quoi de plus charnel que la vague sonore de cent musiciens qui déferle sur vous, quand, malgré ce beau solo de hautbois ou cette magnifique sonorité de violons, vous ne distinguez plus les parties du tout. Expérience qu'on pourra faire de jeudi à dimanche dans toutes les villes comportant un orchestre (renseignements sur le site www.orchestresenfete.com), mais aussi à la Philharmonie de Paris où a lieu un véritable festival des orchestres de région, qui ne viennent pas si souvent dans la capitale.

Au-delà de la vitrine que représente cette manifestation, il y a le travail de fond mené par l'Association française des

orchestres, et dont une partie sera visible ce week-end. À commencer par la dimension sociale, voire sociétale. Car un orchestre n'est pas qu'un instrument : c'est une communauté humaine, et une entreprise. Une micro-société qui, loin d'être étrangère aux préoccupations citoyennes, est à leur carrefour. Pour le rôle social que joue un orchestre dans une cité, mais aussi pour l'exemple qu'il peut donner dans sa propre gestion des ressources humaines. Ainsi l'AFO vient-elle de faire signer à ses membres une « charte pour l'égalité entre les femmes et les hommes au sein des orchestres et des Opéras », à laquelle s'est joint le syndicat professionnel Les Forces musicales.

Premiers violons très féminins

On est encore loin du compte en termes de parité dans les orchestres symphoniques, avec, selon une enquête suscitée par l'AFO, 63% d'hommes et 37% de femmes, proportion qui passe à 90% d'hommes dans les cuivres. Il y a donc encore des stéréotypes par instruments, malgré des évolutions notables : les femmes à la flûte, les hommes au trombone, ce n'est pas uniquement du passé.

On notera en revanche que la France est pionnière pour le poste à haute responsabilité de premier violon, deuxième personne la plus importante après le chef d'orchestre, avec 45% de femmes. Le chef, parlons-en : Orchestres en fête sera l'occasion d'une action volontariste dans cette profession qui reste la moins féminisée des disciplines musicales, avec le premier Tremplin de jeunes cheffes d'orchestre, ce vendredi 23 novembre de 15 heures à 18 heures à la Philharmonie de Paris. Il n'y a pas de raison que l'orchestre reste déconnecté de l'évolution de la société. ■

Photographe remoise

CHAMPAGNE
 Veuve Clicquot
 REIMS FRANCE

Depuis 1810, Madame Clicquot appose sa signature sur ses bouteilles.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.